

L'aventure d'une conscience

Simon Nadeau

Volume 50, Number 2 (280), April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34684ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Nadeau, S. (2008). L'aventure d'une conscience. *Liberté*, 50(2), 73–84.

L'aventure d'une conscience

Entretien de **Simon Nadeau** avec **Michel Morin** (2^e partie)

Présentation

Michel Morin poursuit depuis maintenant 30 ans son chemin de pensée. Parmi les 13 ouvrages de Michel Morin publiés à ce jour, certains abordent plus directement le rapport au politique, c'est le cas du *Territoire imaginaire de la culture* (1979); d'autres mêlent l'intime au théorique, comme *Le contrat d'inversion* (1977). Certains explorent plus directement la condition de l'homme moderne dans le cadre de la civilisation technique et productiviste, c'est le cas du *Murmure signifiant* (2007) et de *Désert* (1988); d'autres enfin abordent des thèmes plus proprement philosophiques, comme *L'étrangeté de la raison* (1993).

Liberté publie ici la deuxième partie de l'entretien que Simon Nadeau lui a consacré¹.

II. Luttres à mener dans le cadre de la civilisation actuelle et leur enjeu : *Le murmure signifiant*

Simon Nadeau — L'aspect combatif de votre pensée est aussi très présent dans votre dernier livre, *Le murmure signifiant*. Toutefois, ici, comme dans vos livres *Vertige!* ou *Désert*, ce n'est pas tant le nationalisme qui est visé que la civilisation contemporaine dans son ensemble. Quelle est la nature de ce combat? Que combattez-vous dans la civilisation actuelle?

Michel Morin — Je pense qu'il y a deux directions dans lesquelles le combat doit s'engager et être mené dans l'optique d'une émancipation véritable de l'individu dans la société moderne. La première direction de ce combat concerne ce qu'on pourrait

1. Pour la première partie, voir le numéro 279 de *Liberté*.

appeler les « forces réactives » qui tentent toutes de nous ramener à un état antérieur à la modernité, état qui serait préférable à ce que celle-ci signifie. Qu'est-ce que celle-ci signifie, essentiellement? De mon point de vue, ce que la modernité signifie, c'est l'avènement d'un sujet qui pense par lui-même comme déjà cela se trouve annoncé et pensé par Descartes, l'avènement d'un individu émancipé des liens familiaux, nationaux, religieux, de tous ces liens qui pouvaient le prédéterminer, le prendre en charge dès sa naissance de telle sorte qu'il n'ait pas à suivre le chemin de lui-même, à s'assumer et à produire sa propre existence. Or, plus se développe cet effort de la Modernité qui va nécessairement dans le sens de la dissolution des solidarités anciennes et ataviques, plus se mettent en place des forces réactives (qu'on pourrait comprendre sous le nom général d'« intégrisme »). Les manifestations d'intégrisme sont aujourd'hui devenues nombreuses, répandues, dans certains cas elles se sont emparées des États, et je pense que de manière générale l'effort du nationalisme, où que ce soit (y compris au Québec), va dans le sens de mettre l'État au service de cette puissance de réaction, faire de l'État lui-même un agent au service de cette puissance de réaction. Le combat doit donc être mené en ce sens contre les forces de réaction. Je pense que c'est ce qui est en question dans des livres comme *Le territoire imaginaire de la culture*, *Souveraineté de l'individu*, *L'identité fuyante*, où le nationalisme (particulièrement dans sa manifestation québécoise) se trouve visé. Mais c'est aussi le cas d'un livre comme *Mort et résurrection de la loi morale*, dans lequel il n'est de façon directe jamais véritablement question du Québec, mais où se trouve fourni un effort pour démonter la logique intégriste à sa source même et dans ses divers mécanismes, quelle que soit la manière dont elle s'applique. Étrangement, c'est à partir d'une œuvre fort ancienne que ce démontage est mis en œuvre, en l'occurrence l'*Orestie* d'Eschyle. Voilà ce qu'il en est de la première direction dans laquelle le combat doit s'engager et se mener.

Deuxième direction : celle que vous venez d'indiquer dans votre question, et qui concerne la manière même dont les sociétés modernes arrivent à se produire et à se développer. Or, s'il est une vertu des sociétés modernes que je viens de souligner, celle

de favoriser de manière générale l'émancipation de l'individu, il se met aussi en place dans ces sociétés modernes un mécanisme de prise en charge de l'individu. Celui-ci fonctionne assez différemment de celui qu'on peut observer du côté des forces de réaction ou de l'intégrisme. Là aussi cependant, dans le sillage même de l'effort que font les sociétés modernes pour s'imposer et se développer, l'individu est redouté. On favorise son émancipation, mais en même temps on met tout en œuvre pour la réduire, la contrôler et la canaliser dans un sens qui soit profitable à une certaine façon dont cette société se comprend. Pourtant, si cette société se comprend comme fournissant un effort d'émancipation individuelle, elle se comprend aussi comme mettant en œuvre systématiquement une entreprise de production qui se trouve de plus en plus poussée à l'extrême, qui implique aussi évidemment une entreprise de consommation. On pourrait dire que tous les individus aujourd'hui sont conscrits, en quelque sorte mobilisés au profit de cette entreprise de production/consumption. Le problème n'est peut-être pas la production en tant que telle, puisque l'être humain doit se coller avec la matière, transformer la nature, mais plutôt le fait que la production devienne « productivisme », qu'elle ne sache donc s'imposer à elle-même aucune limite. Le moyen de développement de ce productivisme sans frein est incontestablement le développement technique. Or, le développement technique est devenu tel aujourd'hui qu'aucun individu pris en lui-même ne peut prétendre le maîtriser, ne peut même prétendre maîtriser les moyens techniques les plus élémentaires qu'il met en œuvre chaque jour. Les moyens techniques qui me paraissent le plus dangereux du point de vue de l'émancipation de l'individu sont incontestablement ceux qui affectent la *puissance imaginative* de l'individu de même que sa puissance proprement intellectuelle. Je pense évidemment tout particulièrement à l'essor considérable qu'ont pris à notre époque les techniques d'information et de communication, à l'essor considérable de ce que j'appellerais globalement les « machines à images » et les « machines à penser ». Il y a là un danger considérable au sens où l'individu (seul avec lui-même, capable d'imaginer, de désirer par lui-même) est pris en charge

dès son plus jeune âge dans sa puissance imaginante elle-même, à travers notamment la télévision, un certain cinéma et de façon générale toutes les techniques de mise en images qui se développent aujourd'hui (photographie, ordinateur, etc.). Le danger étant que l'individu en vienne à perdre la notion même de sa puissance imaginante et risque d'en venir à croire (spécialement chez les jeunes) qu'il est impossible d'imaginer sans s'appuyer sur des images toutes faites et sur les « machines à images » qui les rendent possibles; de telle sorte qu'il en vient à faire confiance d'abord à ces machines et à ces images produites plutôt qu'à sa puissance personnelle et naturelle d'imaginer.

Si on considère que c'est à travers cette puissance personnelle d'imaginer que s'exprime le plus nettement la personnalité de l'individu, sa singularité la plus irréductible (il est le seul à imaginer ce qu'il imagine et à percevoir ce qu'il perçoit), et que cette puissance imaginante et perceptive est prise en charge dès son plus jeune âge par des machines auxquelles il fait confiance plus qu'à lui-même, il y a là un moyen de négation de la réalité individuelle et, à la longue, de destruction de cette réalité. Et ce, au nom même de l'émancipation de l'individu puisqu'il est bien sûr dit libre de se procurer ces machines, d'en faire ce qu'il veut, de se commander à sa guise ce qu'il veut, comme si la pensée humaine, l'imagination humaine consistaient à se commander ce qu'on veut en appuyant sur des boutons selon le modèle de la télécommande! Je mentionne à plusieurs reprises dans *Le murmure signifiant* que le mot d'ordre implicite de la civilisation moderne semblerait être : « Il n'y a rien à chercher ni à trouver à l'intérieur de soi. » Bref, il n'y a pas d'intériorité, l'intériorité est un mythe! Tout est à chercher en dehors et tout a déjà été produit pour que l'individu trouve en dehors de lui-même de quoi satisfaire ses désirs, ses besoins, son imagination. Voilà un danger extraordinairement important à notre époque. Ce danger doit être envisagé véritablement pour ce qu'il est en se rendant compte de ceci : il n'y a aucun moyen technique dont l'usage n'implique pas une mise à contribution de la vie intérieure d'une personne et qui n'implique pas des répercussions sensibles à l'intérieur de cette personne. Le présupposé du *Murmure signifiant*

est que la conscience s'entend d'abord élémentairement à partir de la sensibilité, à partir de l'expérience sensible, de l'expérience perceptive la plus élémentaire. C'est son lieu même de naissance et de développement.

S. N. — La conscience humaine prendrait donc, selon vous, sa source dans l'expérience sensible, dans ce qu'on pourrait appeler l'intériorité de la sensibilité. Est-ce pour cette raison que vous appelez l'être humain dans *Le murmure signifiant* non pas l'« animal rationnel », mais le « sentant-percevant-pensant » ?

M. M. — Exactement. Je pense que c'est à partir de la conscience que l'individu est amené à prendre très lentement et progressivement de la nature même de sa perception et de son imagination (la *manière* qui lui est propre de percevoir et d'imaginer) que réside l'essentiel de sa singularité. Tel serait aussi mon présupposé : chaque individu est caractérisé par une *manière* de percevoir et d'imaginer qui lui est propre. Ce mot de « manière » correspond à la traduction du mot latin « *modus* », que l'on trouve chez Spinoza souvent traduit par « mode ». De ce point de vue en effet, chaque individu est un *mode* essentiellement sensible avant même d'être une intelligence plus ou moins formée ou une « raison ». C'est dans ce mode que sa singularité réside d'abord. Or, c'est précisément ce *mode* qui se trouve systématiquement détourné de lui-même et pris en charge par tous les moyens techniques qui se développent aujourd'hui. Et ce, à l'insu même de l'individu et en toute inconscience de sa part, inconscience d'ailleurs relayée par la plus grande partie des intellectuels, qui ne se rendent pas compte de ce processus et continuent de proférer des propos intellectuels, de tenir des thèses rationnelles comme si l'intelligence ne prenait pas d'abord sa source dans la sensibilité et comme s'ils ne risquaient pas de plus en plus de s'adresser à des individus rigoureusement aliénés, d'une aliénation qui ne les empêchera pas toutefois de faire « fonctionner leur intelligence », leur rationalité, un peu comme un ordinateur en réalité...

Cette inconscience est étonnante, mais elle n'affecte pas les véritables artistes ou créateurs. C'est le sens de l'importance qui

se trouve accordée dans *Le murmure signifiant* à la peinture et au cinéma, mais spécialement à ce que j'appelle la « peinture moderne » (qui commence avec les impressionnistes) et à un certain cinéma qui fait essentiellement appel à cette expérience sensible (donc très différent de ce qu'on appelle aujourd'hui le « cinéma-spectacle » devenu « production »). Qu'est-ce qui caractérise l'art moderne et ce cinéma ? Une attention extrême aux mouvements les plus infimes de la sensibilité, une attention de la conscience à ces mouvements et une tentative de transposer ces mouvements les plus infimes de la sensibilité à travers des formes, des couleurs, des images qui en rendent compte le plus adéquatement possible, tout en sachant très bien qu'on n'en rend jamais compte parfaitement. C'est pourquoi l'art moderne se donne toujours comme un art en quelque sorte inachevé, un art qui n'a pas de fin, qui ne peut pas s'achever dans une représentation toute faite qui rendrait compte du *réel* une fois pour toutes. Le réel est en mouvement. Pourquoi ? Parce que la sensibilité et la conscience sensible sont sans cesse en train de changer, la perception du réel ne peut donc jamais être la même. L'art tente de transposer cette perception absolument singulière du réel. De ce point de vue, ce que j'appelle l'art moderne et un certain cinéma sont des « écoles de sensibilité » en même temps que des « écoles d'authentiques libérations individuelles » comme il en existe peu.

Or, cet art est un art au fond très rare. Il s'est illustré à travers un certain nombre de peintres, mais aujourd'hui on peut se demander ce qu'il en reste. Le cinéma dont je parle est aussi extrêmement rare, et on l'étiquette généralement comme étant un cinéma d'auteurs qu'on distingue de l'autre, le commercial. En effet, il y a deux cinémas : celui qui répond à l'industrie cinématographique et à son impératif de production ; et celui qui est fait par des individus qui sentent, qui cherchent et qui essaient d'exprimer quelque chose d'absolument singulier. Bien que ce dernier implique comme tout cinéma un rapport à la technique, il implique aussi une grande liberté par rapport aux techniques cinématographiques et une grande liberté par rapport à la caméra. Ce n'est pas le cinéaste qui est au service de la caméra, mais la

caméra qui est au service du cinéaste tentant d'exprimer quelque chose qui puisse en quelque sorte réveiller les *puissances sensibles* des spectateurs (puisque c'est de cela qu'il est question dans cet art et dans l'art comme je le comprends : réveiller les puissances sensibles, réveiller la conscience que l'individu peut prendre de ses puissances sensible et imaginante de façon à en faire un individu plus original, plus singulier, plus conscient de lui-même et tendanciellement plus créateur).

S. N. — Par-delà cette critique radicale, que l'on trouve dans *Le murmure signifiant*, de l'idéologie productiviste et techniciste qui caractérise l'époque contemporaine, l'enjeu principal de ce livre n'est-il pas justement de réveiller les « puissances sensible et imaginante » de l'individu dont vous venez de parler, reprenant en quelque sorte sur le plan de la pensée le défi que lançait l'art moderne à la civilisation industrielle alors en plein développement ?

M. M. — Oui, c'en est l'enjeu principal. En d'autres termes, l'enjeu principal de ce livre est de favoriser l'éclosion la plus répandue possible d'individualités réellement émancipées, non pas abstraitement émancipées au sens des Droits de l'homme, non pas émancipées au sens d'être « libres *de...* », mais émancipées au sens d'être « libres *pour...* » (comme Nietzsche en fait la distinction), émancipées au sens d'être en train de produire sa propre existence, de faire advenir son propre monde, d'où le titre d'un de mes livres : *Créer un monde*. Je pense que « créer un monde » est le destin qui s'offre à chacun. On me dira bien sûr que tous ne sont pas capables d'un tel destin. Mais la démocratie, telle que je l'entends, consiste en ceci que chacun est *appelé* sans exception, indifféremment de sa condition sociale, de sa condition de classe, etc. Bien sûr, chacun ne répondra pas à cet appel, cela tient à la liberté de l'être humain, ou alors chacun y répondra ou pourra éventuellement tenter d'y répondre à des degrés différents, de façon différente. L'important néanmoins est que l'on favorise que le plus grand nombre puisse entendre cet « appel » et éventuellement y répondre. La démocratie au sens où je la

comprends ne consiste donc pas à ce que le même régime s'impose à tous indifféremment de manière à faire autant d'individus semblables les uns aux autres, mais bien que la culture soit adressée à tous, en sachant très bien que chacun ne peut pas y répondre au même niveau ni de la même façon. Il faut donc viser les « meilleurs », non pas en présumant qu'il y en a qui sont déjà étiquetés comme étant meilleurs pour quelque raison que ce soit, mais en faisant en sorte que de tous ceux qui existent en viennent à se dégager naturellement les meilleurs. Qui est-ce que j'appelle les « meilleurs » ? Tout simplement ceux qui sont les plus créateurs dans quelque domaine que ce soit. J'ai évoqué l'exemple de l'art, mais il n'est pas le seul à donner. On pourrait bien sûr citer l'exemple de la science, mais aussi de toutes sortes d'activités quotidiennes en apparence tout à fait ordinaires qui manifestent pourtant une créativité individuelle. C'est à travers cette créativité que l'individu peut parvenir à donner un sens véritable à son existence, à faire en sorte que son passage sur terre n'aura pas été vain.

S. N. — Il s'agit en définitive du combat, dont vous parlez dans *Vertige!*, entre ce que vous appelez un « individualisme de fond et créateur » et un « individualisme de masse ou individualisme d'image ».

M. M. — En effet, ce combat correspond très bien à ce que je viens d'expliquer.

III. L'amitié créatrice et la communauté politique

S. N. — Au fond, vous en venez toujours à parier sur l'individu, sur l'« Unique », comme dirait Kierkegaard. On pourrait croire que votre éthique et votre idéal sont purement solitaires. Pourtant, la question du rapport à l'autre est aussi très présente dans votre œuvre (qu'il s'agisse des livres qui mêlent l'intime au théorique, tels *Le contrat d'inversion*, *Les pôles en fusion*, *L'ami-chien. Fragments d'une éthique de l'amitié*; ou des livres qui abordent le rapport au politique et à votre milieu culturel d'appartenance, tels *Le*

territoire imaginaire de la culture, L'Amérique du Nord et la culture, Souveraineté de l'individu et L'identité fuyante). Pouvez-vous expliciter cette question du rapport à l'autre dans votre œuvre ?

M. M. — En un sens, on pourrait dire que l'individu n'est jamais seul en même temps qu'on pourrait dire le contraire, qu'il est toujours seul essentiellement. Les deux comportent une vérité. Qu'il ne soit jamais seul tient à ceci que chacun est un membre de l'espèce humaine, solidaire des autres membres de l'espèce humaine. Qu'il le veuille ou non, chacun est né dans un milieu déterminé, appartient à une famille déterminée, est amené à éprouver dès son plus jeune âge des relations sociales qu'il n'a pas choisi d'éprouver, sur lesquelles il n'a aucune autorité. De ce point de vue, chacun d'entre nous, chaque être humain, est un exemplaire de l'espèce humaine. D'un autre point de vue cependant, si l'on considère que l'être humain est caractérisé par l'éclosion de la conscience et l'effort de la conscience, chacun est seul à être conscient de ce qu'il éprouve et de ce qu'il pense au fond de lui-même, chacun est seul à prendre précisément conscience qu'il existe un fond de lui-même, qu'il existe une certaine forme d'intériorité irréductible aux autres qu'il essaiera toujours d'une manière ou d'une autre sa vie durant de leur communiquer en y parvenant plus ou moins selon les diverses personnes avec lesquelles il entrera en relation, selon les divers rapports dont il fera l'expérience. Pourtant, l'enjeu du travail philosophique que je fais est précisément, comme nous l'avons souligné jusqu'à maintenant, de favoriser le plus possible l'éclosion de l'individu et le développement de la conscience de lui-même, de la conscience de ses ressources les plus profondes. Or, il ne peut le faire qu'à la faveur d'un certain retrait par rapport à l'existence sociale, d'une certaine expérience de la solitude dans laquelle il pourra apprendre à porter attention à ce qu'il en est de ses pensées, de ses états d'être ou états d'âme, voire de ses perceptions les plus infimes. Cette expérience est capitale et indispensable à la formation de l'individu.

Cependant, cette expérience implique du même coup que chacun soit amené à faire l'expérience de sa faiblesse, de son

caractère démuni, de son insuffisance et de la difficulté qu'il a à se tenir par lui-même comme être conscient. D'où la recherche de l'« autre », qu'on pourrait aussi appeler l'« ami ». L'ami, c'est-à-dire cet autre choisi parmi tous les autres, *élu*, en quelque sorte, auquel je pourrai confier le plus authentiquement possible ce qu'il en est de ma quête intérieure, de ma souffrance intérieure, et auquel je pourrai quelquefois abandonner ma faiblesse. Le rapport d'amitié, au sens où je l'entends, a un caractère quasi ontologique. L'autre est nécessaire pour faire en sorte que le rapport à cet « être profond » qui me distingue de tous les autres puisse advenir à ma conscience, non seulement y advenir mais s'y maintenir et se développer : prendre un essor. La conscience peut advenir solitairement, mais peut-elle se maintenir indéfiniment dans cet état ? Peut-elle connaître un essor dans cet état ? Vous me permettrez d'en douter fortement, quoique des exemples existent de créateurs dont ce fut plus ou moins le cas, mais qui ont dû connaître une destinée tragique en raison de cette situation d'isolement de la conscience (je pense à Nietzsche par exemple, à Rimbaud et combien d'autres...). Cela dit, rien n'est moins sûr, rien n'est moins garanti que la rencontre, la découverte de cet ami dont je parle. Ce rapport pour moi est essentiel et des plus importants parce qu'il en va de la conscience et, plus précisément, de la conscience créatrice de l'individu, laquelle est ce par quoi l'être humain se distingue. C'est donc accorder un privilège à un tel type de rapport relativement à ce qu'on appelle en général les rapports amoureux ou les rapports familiaux et à tous les rapports sociaux quels qu'ils soient. Dans le cas de l'amitié, il s'agit d'un rapport essentiel d'*élection* dans lequel l'essor de la conscience se trouve être l'enjeu principal : non la reproduction de l'espèce, non d'abord le confort sentimental ou quelque bien-être de cet ordre-là, non le plaisir qu'il y a à se reconnaître dans des « pareils » ou des « semblables » et la sécurité qu'on y trouve. L'enjeu est bien plutôt l'*exigence* que l'on peut être amené à rencontrer, dont on peut faire l'expérience du sein du rapport à cet « autre » qui est en relation directe avec soi, avec son effort de conscience.

Si je peux me permettre une considération personnelle, j'aimerais faire remarquer que mes premiers ouvrages ont été écrits avec une autre personne, Claude Bertrand, avec qui, dès le départ, un tel rapport d'amitié créatrice a été créé. Je peux dire que l'essor de l'œuvre que j'ai été amené à développer depuis maintenant une trentaine d'années a pris sa source dans ce rapport d'amitié tout à fait exceptionnel qui eut pour effet, justement, de dégager la puissance créatrice de l'un et de l'autre, et de faire en sorte que chacun se rende compte que c'était à travers un tel rapport qu'il allait pouvoir se réaliser. Je ne crois pas que j'aurais pu accéder au degré de conscience qui est le mien, je ne crois pas non plus que j'aurais pu le maintenir à travers le temps si je m'étais trouvé complètement seul. L'éclosion n'eût été que partielle. Le risque alors eût été celui que court toujours chacun d'entre nous d'être très tôt récupéré par une institution, un ensemble, un mouvement, un réseau, quoi que ce soit qui l'éloigne, le distrait de lui-même et de son œuvre essentielle.

S. N. — Ce n'est donc pas la communauté politique qui permet d'accoucher de soi-même comme singularité, mais l'ami ?

M. M. — Tout à fait. En ce qui concerne la communauté politique à laquelle vous faites allusion, le plus que j'en puisse dire serait ceci : la communauté politique qui me paraîtrait être la meilleure est celle qui serait la plus favorable à l'éclosion des singularités individuelles, celle qui favoriserait le plus possible la liberté individuelle sous toutes ses formes et qui permettrait à l'individu de se développer sous tous les aspects qui font de lui un être humain intégral. Toute cette question aurait sans doute besoin d'un développement en lui-même, mais je dois avouer que je ne me suis pas attardé à l'élaborer, et il dépasse sans doute mes possibilités. Ce qui me paraît cependant évident est que toute communauté politique dominée par une idéologie collectiviste (qu'elle se dise nationaliste, socialiste, communiste, qu'elle soit animée par une sorte de productivisme aveugle ou régie par *une* manière de penser reprise à son compte par l'État) me paraît nuisible du

point de vue de l'émancipation de l'individu et me paraît devoir être combattue de manière à faire en sorte que s'agrandisse le plus possible l'espace de liberté à l'intérieur de la société. Évidemment, le degré de domination de telles idéologies est fort variable d'une société à l'autre, et chacun doit dans la société où il vit faire l'expérience du degré de liberté qui lui est rendu possible par la société et travailler de façon acharnée à l'élargir et à faire en sorte que le plus grand nombre possible d'individus y participent.

S. N. — En écrivant et en publiant des livres de philosophie, par exemple ?

M. M. — Par exemple, mais aussi en enseignant, ce qui me paraît tout aussi important sinon plus. L'activité d'enseignement, d'éducation, à l'intérieur d'une société est primordiale, et je pense que ceux qui s'y livrent doivent avoir conscience de l'extrême importance de l'activité à laquelle ils se livrent. Éveiller la conscience (le plus possible et sous tous ses aspects), c'est précisément ce qui est en jeu dans l'éducation. Aucune discipline d'enseignement n'est exempte de ce travail : qu'on enseigne les mathématiques, la physique, la littérature ou la philosophie, la conscience est en jeu dans toutes ces disciplines, et le professeur doit sans cesse l'avoir à l'esprit. Je pense qu'un tel travail dans une société qui tend vers la liberté, dans une société authentiquement démocratique, est fondamental, et se trouve en fait à la base de toute démocratie authentique au sens où le savoir, la connaissance, l'effort de conscience sont rendus accessibles à tous ou du moins à la majorité, ce que l'État peut rendre possible. Mais le professeur a une responsabilité qui lui échoit à lui en tant qu'individu absolument unique, celle d'éveiller la conscience de la personne à laquelle il s'adresse de façon à ce qu'elle devienne une personne au sens le plus intégral du terme.